

# L'ÉCHO

DU

## Cabinet de Lecture Paroissial.

Vol III

Montréal, (Bas-Canada) 28 Juin 1861

No. 25.

SOMMAIRE.—Chronique.—Lecture du Rev. Messire Nercam sur l'Éducation, le 26 mai 1861, (suite et fin).—Le théâtre, essai lu dans une assemblée de l'Union Catholique, (suite et fin).—Le perroquet incendié.—Un zouave pontifical.—L'œuvre de la Ste. Enfanco au couvent d'Ottawa.—Enigme.

### CHRONIQUE.

SOMMAIRE.—La fête de la St. Jean-Baptiste.—Mort de M. de Cavour.—Les officiers de l'escadre française de Terrenouve à Montréal.—M. l'abbé Piel au Mont Ste. Marie et à Maria-Villa.—Tremblement de terre à Mendoza, protection de St. Joseph pour les sœurs du Bon Pasteur.

La fête de la St. Jean-Baptiste a été célébrée avec un concours remarquable de la part de tous les citoyens. L'Église semblait encore plus remplie qu'à l'ordinaire, le sermon par le Rév. Messire H. Lenoir sur la liberté a paru tout-à-fait digne de la solennité, il a été bien débité et parfaitement écouté; enfin l'apparence de la procession en faisait une des plus belles que nous ayons jamais vue en pareille circonstance.

Il en est de ces belles fêtes nationales, quand elles sont ainsi comprises, comme de toutes les démonstrations suggérées par l'esprit d'union, de fraternité et de sympathie; elles n'éteignent pas toutes les discordes et les dissentiments, mais elles ont, au moins, pour effet d'éloigner bien des préventions, de resserrer les liens existants, enfin de rapprocher des cœurs indifférents ou hostiles.

On a dit souvent en ce pays, qu'il faudrait n'être qu'un seul et même cœur, et ne pas multiplier les divisions, surtout en présence de races et de croyances contraires; nous pensons que beaucoup de bien a été déjà fait dans ce sens, depuis plusieurs années, et que bien des préjugés ont été déposés et des sujets de discorde abandonnés. Mais en quelles circonstances surtout, est-il permis de croire que l'on fait un pas en avant vers la vraie fraternité et qu'on se rapproche? N'est-ce pas dans de pareilles manifestations comme celle que nous avons vue lundi dernier.

On parle aussi, bien souvent, du progrès de par le monde, ce progrès s'étend à plusieurs ordres d'idées et d'objets. Il y a progrès, si l'abondance augmente assez dans un pays, non pas pour l'amollir et l'affaiblir dans l'oisiveté, mais pour le mettre à l'abri des misères extrêmes et sans remèdes.

Il y a progrès, si les lumières augmentent, en propor-

tion égale avec la moralité et les sentiments religieux; mais il y a encore un autre progrès à souhaiter, c'est que, de plus en plus, les citoyens se resserrent par les liens d'une plus étroite charité, d'une sympathie plus sincère, plus efficace et plus vive.

Or, sous ce rapport, la St. Jean-Baptiste dans tout le Canada et dans les divers pays où se trouvent des Canadiens, a la plus haute signification, la plus forte influence et les plus heureux résultats.

Il y a eu un temps où certains esprits hésitaient peut-être à continuer cette démonstration. Ils se croyaient trop isolés, mal secondés par l'assentiment général; maintenant il n'est plus question de cela, et il y a même lieu d'espérer que le sentiment qui a fait établir cette belle fête sera toujours plus vif et puissant dans les cœurs.

Que de maux incalculables peuvent amener la désunion et la division parmi les citoyens d'une même nation! On en a des souvenirs frappants dans tout ce qui s'est passé autrefois: Dans l'histoire des différentes provinces dont la Grèce était composée; dans la destinée des Républiques Italiennes au Moyen Age. Dans l'issue des guerres entreprises par la Vendée et la Bretagne contre le terrorisme de 1793, là, on a succombé, surtout, parce qu'on ne pouvait pas s'entendre et que l'on contestait l'autorité des Chefs. Que dire de la malheureuse Pologne qui gémit actuellement sous trois sceptres de fer, l'Autriche, la Prusse et la Russie, et qui doit sa chute à la division de ses enfants.

Voilà ce que produit l'esprit de désunion, et au contraire que de grandes choses pourrait accomplir un peuple tout uni, rempli d'un même esprit, où chacun oubliant ses sentiments personnels, les subordonnerait tous à l'affection plus grande qu'il doit avoir pour son pays.

Or, ce ne sont point de simples mots, il ne s'agit pas d'une position imaginaire, ni d'une utopie aussi vide dans ses fruits que dans ses espérances, il y a réellement de grandes œuvres à accomplir en ce pays, et qui ne pourront être atteintes que par l'union, la concorde et l'entente universelle.

Ces grandes œuvres sont la colonisation, le support des classes agricoles et industrielles, le maintien des institutions et des croyances, la conservation du sol